



Le Saint-Siège

PAPE FRANÇOIS **AUDIENCE GÉNÉRALE** Place Saint-Pierre

Mercredi 17 juin

2015 [\[Multimédia\]](#)

Chers frères et sœurs bonjour !

Dans l'itinéraire de catéchèses sur la famille, nous prenons aujourd'hui directement notre inspiration de l'épisode rapporté par l'évangéliste Luc, que nous venons d'écouter (cf. Lc 7, 11-15). C'est une scène très émouvante, qui nous montre la compassion de Jésus pour celui qui souffre — dans ce cas une veuve qui a perdu son fils unique — et nous montre également la puissance de Jésus sur la mort.

La mort est une expérience qui concerne toutes les familles, sans aucune exception. Elle fait partie de la vie, pourtant, quand elle touche les membres de la famille, la mort ne réussit jamais à nous apparaître naturelle. Pour les parents, survivre à ses propres enfants est quelque chose de particulièrement déchirant, qui contredit la nature élémentaire des relations qui donnent un sens à la famille elle-même. La perte d'un fils ou d'une fille est comme si le temps s'arrêtait : un précipice s'ouvre, qui engloutit le passé et aussi l'avenir. La mort, qui emporte l'enfant petit ou jeune, est une gifle aux promesses, aux dons et aux sacrifices d'amour joyeusement faits pour la vie que nous avons fait naître. Très souvent, à Sainte-Marthe, des parents viennent avec la photographie d'un fils, d'une fille, un enfant, un jeune homme ou une jeune fille, et ils me disent : « Il s'en est allé, elle s'en est allée ». Et leur regard est profondément douloureux. La mort touche et quand il s'agit d'un enfant, elle touche profondément. Toute la famille reste comme paralysée, muette. Et c'est quelque chose de semblable dont souffre un enfant qui reste seul, à la suite de la perte d'un de ses parents, ou de tous les deux. Cette question : « Mais où est papa ? Où est maman ? » — « Mais il est au ciel » — « Mais pourquoi est-ce que je ne le vois pas ? ». Cette question couvre une angoisse dans le cœur de l'enfant qui reste seul. Le vide de l'abandon qui s'ouvre en lui est d'autant plus angoissant qu'il n'a pas encore l'expérience suffisante pour « donner un nom » à ce qui est arrivé. « Quand revient papa ? Quand revient maman ? ». Que répondre quand l'enfant souffre ? Voilà ce qu'est la mort dans une famille.

Dans ces cas, la mort est comme un trou noir qui s'ouvre dans la vie des familles et auquel nous

ne savons donner aucune explication. Parfois, on arrive même à en attribuer la faute à Dieu. Combien de personnes — je les comprends — se fâchent contre Dieu, blasphèment : « Pourquoi m'as-tu enlevé mon fils, ma fille ? Dieu n'est pas là, Dieu n'existe pas ! Pourquoi a-t-il fait cela ? ». Très souvent, nous avons entendu cela. Mais cette colère est un peu ce qui vient du cœur à la suite d'une grande douleur ; la perte d'un fils ou d'une fille, d'un père ou d'une mère, est une grande douleur. Cela arrive sans cesse dans les familles. Dans ces cas, je l'ai dit, la mort est presque comme un abîme. Mais la mort physique a des « complices » qui sont encore pire qu'elle, et qui s'appellent haine, envie, orgueil, avarice, en somme, le péché du monde qui travaille pour la mort et la rend encore plus douloureuse et injuste. Les liens d'affection en famille apparaissent comme les victimes prédestinées et sans défense de ces puissances auxiliaires de la mort, qui accompagnent l'histoire de l'homme. Pensons à l'absurde « normalité » avec laquelle, à certains moments et dans certains lieux, les événements qui ajoutent l'horreur à la mort sont provoqués par la haine et par l'indifférence d'autres êtres humains. Que le Seigneur nous garde de nous habituer à cela !

Au sein du peuple de Dieu, avec la grâce de sa compassion donnée en Jésus, de nombreuses familles démontrent par les faits que la mort n'a pas le dernier mot : cela est un véritable acte de foi. Toutes les fois qu'une famille endeuillée — même par un deuil terrible — trouve la force de conserver la foi et l'amour qui nous unissent à ceux que nous aimons, elle empêche déjà à présent à la mort de tout emporter. L'obscurité de la mort doit être affrontée avec un travail d'amour plus intense. « Mon Dieu, éclaire mes ténèbres ! », est l'invocation de la liturgie du soir. Dans la lumière de la Résurrection du Seigneur, qui n'abandonne aucun de ceux que le Père lui a confiés, nous pouvons ôter son « aiguillon » à la mort, comme disait l'apôtre Paul (1 Co 15, 55) ; nous pouvons l'empêcher de nous empoisonner la vie, de rendre vains nos liens d'affection, de nous faire tomber dans le vide le plus obscur.

Dans cette foi, nous pouvons nous consoler l'un l'autre, en sachant que le Seigneur a vaincu la mort une fois pour toutes. Nos proches n'ont pas disparu dans l'obscurité du néant : l'espérance nous assure qu'ils sont entre les mains bonnes et fortes de Dieu. L'amour est plus fort que la mort. C'est pour cela que la voie est de faire grandir l'amour, de le rendre plus solide, et l'amour nous protégera jusqu'au jour où chaque larme sera essuyée, lorsqu' « il n'y aura plus de mort, de pleur, de cri et de peine » (Ap 21, 4). Si nous nous laissons soutenir par cette foi, l'expérience du deuil peut générer une plus forte solidarité des liens familiaux, une nouvelle ouverture à la douleur des autres familles, une nouvelle fraternité avec les familles qui naissent et renaissent dans l'espérance. Naître et renaître dans l'espérance, cela nous donne la foi. Mais je voudrais souligner la dernière phrase de l'Évangile que nous avons entendue aujourd'hui (cf. Lc 7, 11-15). Après que Jésus a ramené à la vie ce jeune, fils de la mère qui était veuve, l'Évangile dit : « Jésus le rendit à sa mère ». Et telle est notre espérance ! Tous nos proches qui sont partis, le Seigneur nous les rendra et nous nous retrouverons. Cette espérance ne déçoit pas ! Rappelons-nous bien de ce geste de Jésus : « Et Jésus le rendit à sa mère », le Seigneur fera de même avec tous nos proches dans la famille !

Cette foi nous protège de la vision nihiliste de la mort, ainsi que des fausses consolations du monde, de sorte que la vérité chrétienne « ne risque pas de se mélanger avec des mythologies de différents genres », cédant aux « rites de la superstition, ancienne ou moderne » (Benoît XVI, [Angélus du 2 novembre 2008](#)). Il est aujourd'hui nécessaire que les pasteurs et tous les chrétiens expriment de façon concrète le sens de la foi à l'égard de l'expérience familiale du deuil. On ne doit pas nier le droit de pleurer — nous devons pleurer dans le deuil —, même Jésus « pleura » et fut « profondément troublé » pour le deuil grave d'une famille qu'il aimait (Jn 11, 33-37). Nous pouvons plutôt puiser dans le témoignage simple et fort de tant de familles qui ont su saisir, dans le très difficile passage de la mort, également le passage certain du Seigneur, crucifié et ressuscité, avec son irrévocable promesse de résurrection des morts. Le travail de l'amour de Dieu est plus fort que le travail de la mort. C'est de cet amour, c'est précisément de cet amour que nous devons nous faire « complices » actifs, avec notre foi ! Et souvenons-nous de ce geste de Jésus : « Et Jésus le rendit à sa mère », il fera de même avec tous nos proches et avec nous quand nous nous rencontrerons, lorsque la mort sera définitivement vaincue en nous. Celle-ci est vaincue par la croix de Jésus. Jésus nous rassemblera tous en famille !

Je salue cordialement les pèlerins de langue française, en particulier les personnes venues de Belgique et de France.

Je souhaite aujourd'hui me faire particulièrement proche, par la prière, des familles que la mort a douloureusement éprouvées. Qu'elles gardent ferme la foi en la résurrection des morts promise par le Seigneur, et que les secours de la grâce les rendent plus encore unies et solidaires.

Que Dieu vous bénisse !

Demain, comme vous le savez, sera publiée l'encyclique sur la sauvegarde de la « maison commune » qu'est la création. Notre « maison » est en train de se détériorer et cela porte préjudice à tous, en particulier aux plus pauvres. Je lance donc un appel à la responsabilité, sur la base du devoir que Dieu a confié à l'être humain dans la création : « cultiver et garder », le jardin dans lequel il nous a placés (cf. *Gn 2, 15*). J'invite chacun à accueillir avec un cœur ouvert ce document, qui se place dans la ligne de la doctrine sociale de l'Église.

Samedi prochain aura lieu la Journée mondiale du réfugié, promue par les Nations unies. Prions pour nos nombreux frères et sœurs qui cherchent refuge loin de leur terre, qui cherchent une maison où pouvoir vivre sans crainte, afin qu'ils soient toujours respectés dans leur dignité. J'encourage l'œuvre de ceux qui leur apportent de l'aide et je souhaite que la communauté internationale agisse de façon concordante et efficace pour prévenir les causes des migrations forcées. Et je vous invite tous à demander pardon pour les personnes et les institutions qui ferment la porte à ces gens qui cherchent une famille, qui cherchent à être protégés.

© Copyright - Libreria Editrice Vaticana